

BANDE À PART FILMS • ATELIER DE PRODUCTION
PRÉSENTE

LAETITIA DOSCH

FRANÇOIS DAMIENS

JEAN-PASCAL ZADI

ANNE DORVAL

KODI
LE CHIEN

LE PROCÈS DU CHIEN

UN FILM DE LAETITIA DOSCH



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
UN CERTAIN REGARD



LE 11 SEPTEMBRE AU CINÉMA

SYNOPSIS

Avril, avocate abonnée aux causes perdues, s'est fait une promesse : sa prochaine affaire, elle la gagne ! Mais lorsque Dariuch, client aussi désespéré que sa cause, lui demande de défendre son fidèle compagnon Cosmos, les convictions d'Avril reprennent le dessus. Commence alors un procès aussi inattendu qu'agité : le procès du chien.

Suisse - France

2024

80min

DISTRIBUTION

PATHÉ FILMS AG

Neugasse 6, 8005 Zürich

Tél. : 076 563 47 86

vera.gilardoni@pathefilms.ch

RELATIONS PRESSE

JEAN-YVES GLOOR

151, Rue du Lac, 1815 Clarens

Tél. : 021 923 60 00

jyg@terrasse.ch

ENTRETIEN AVEC LAETITIA DOSCH

(réalisatrice et actrice)

Avant *Le Procès du chien*, vous vous êtes souvent intéressée aux espèces non humaines. Dans votre spectacle *HATE (2020)*, vous partagiez la scène avec le cheval Corazón, et dans votre émission *Radio Arbres (2021)*, vous imaginiez une libre-antenne pour végétaux. Que trouvez-vous en sondant cette altérité ?

Je suis très préoccupée par la crise écologique, et je cherche le rôle que peut jouer la culture face à ça.. Pour moi, cette crise vient d'une ignorance, d'une insensibilité vis-à-vis des autres espèces de notre écosystème. J'ai eu envie de me documenter, pour ensuite éveiller la curiosité des spectateurs, les questionner sur leurs idées reçues. Parce qu'on le voit bien : il faut réinventer notre rapport au vivant si on veut survivre. Par exemple, on considère beaucoup les animaux comme des objets. Dans *Le procès du chien*, la loi suisse assimile le chien Cosmos à une chose, pas à un individu – donc s'il est euthanasié, « on ne le tue pas, on le détruit ».

Cette idée d'objectiver les animaux, c'est précisément ce qui nous autorise à les manger. Ils n'ont pas d'autre valeur que celle de nous être utiles. Ça m'interroge beaucoup, et je pense que c'est sans doute parce que je suis une femme. J'ai toujours eu le sentiment de devoir correspondre à des modèles, pour servir à quelque chose. C'est sûrement pour ça que j'ai un amour pour les gens qui ne rentrent pas dans les clous. Dans mon film, il y en a beaucoup. Dariuch, le maître de Cosmos qu'interprète François Damiens, est malvoyant, un peu misfit. Il y a aussi le petit voisin punk d'Avril, l'héroïne, cet enfant qui subit des violences. Enfin, il y a Lorene, incarnée par Anabela Moreira, cette femme de ménage portugaise mordue au visage par le chien, qui va choisir de garder ses cicatrices, de refuser la norme. Une des lignes féministes du film, c'est elle.

Pourquoi ce désir de passer à la réalisation ?

Au départ, j'avais juste un désir de spectatrice, voir au cinéma une comédie libre, dérangeante, qui parle de choses importantes, et qui change tout le temps de ton. C'était aussi un désir d'actrice, de jouer dans un film comme ça. Mais ça ne me traversait pas l'esprit de la réaliser moi-même. Dans la vie, les choses me tombent dessus. Mon producteur suisse, Lionel Baier, est venu voir *Hate*, mon spectacle avec le cheval. En sortant, il m'a dit « Si tu peux faire ça, alors tu peux réaliser

un film. » Et je l'ai cru, même si maintenant, je sais que ça n'a rien à voir. Et quelques jours après, on m'a raconté une histoire d'un procès autour d'un chien. Et j'ai senti que c'était ma comédie : absurde, trouble, et soulevant beaucoup de questions.

Vous poussez l'absurde jusqu'à faire du chien Cosmos l'accusé d'un procès. Vous vouliez explorer les limites de la justice ?

On n'en est pas si loin, aujourd'hui, les forêts peuvent avoir un statut juridique, les fleuves aussi. Des gens peuvent porter plainte en leur nom, le statut de victime peut leur être attribué – mais pas celui d'accusé. L'égalité entre espèces, cela voudrait dire qu'on puisse tous être autant coupables qu'innocents, le ficus, comme le chien ou les humains ? Ce serait insensé.

Ce qui me faisait rire, c'est qu'il suffisait que le statut du chien change – on fait de lui non plus une chose, mais une personne- pour plonger dans le surréalisme, avec un chien appelé à la barre, face à des humains complètement démunis pour le juger.

Je vais beaucoup au tribunal. Je suis admirative de l'écoute qui y règne : on entend patiemment les témoins, on pose des questions pour se faire un avis averti et toucher au plus proche de la vérité, avant d'émettre un jugement. La justice pour moi est précieuse, c'est notre boussole, même si elle est imparfaite. Elle me rassure dans une époque où grouillent les jugements hâtifs. Dans ce procès, le juge se donne vraiment du mal pour comprendre ce chien : il fait venir des religieux, des machines hi tech de traduction chien-homme...c'est absurde, mais c'est beau aussi.

Vous incarnez Avril, une avocate qui plaide pour des causes réputées impossibles. Comment avez-vous pensé ce personnage ?

Ce film, c'est d'abord une trajectoire de femme. Avril, c'est une femme de 40 ans, prise entre deux époques, le vieux monde et #metoo, qui cherche sa voix. Voix off, voix absente, voix grave, voix de crécelle, elle est comme Cosmos. Ce chien qui tente comme il peut de retrouver son cri de loup, que des années de domestication ont effacé. Cosmos est son miroir. C'est en voulant le sauver qu'elle va trouver sa puissance. Et donc sa place.



Pourquoi avoir choisi la comédie pour votre premier long métrage ?

C'est un défi magnifique à relever, et je n'aurais pas voulu traiter ce sujet autrement. Pour moi, rire, c'est le nerf de la guerre, et la comédie c'est un art noble, et pour tout le monde. Je trouve ça beau de faire passer un bon moment aux spectateurs, surtout si on veut parler de choses graves, profondes. Je suis fan des films de Pierre Salvadori, ou de *Fleabag*, la série de Phoebe Waller-Bridge, pour ces raisons. C'est un genre qui devrait être mieux considéré parce qu'il peut vraiment permettre de rendre la vie plus vivable.

Le comique du film joue notamment sur l'erreur que les humains font en projetant beaucoup d'eux-mêmes sur les animaux. Comment vous situez-vous par rapport à l'anthropomorphisme ?

Le plus intéressant, ça a été de trouver comment filmer Kodi (qui joue Cosmos). Je ne voulais pas que ce soit un chien de comédie comme Beethoven, qui va faire la petite tronche mignonne au bon moment pour nous attendrir ou nous faire rire. Mais je ne voulais pas non plus tomber dans l'excès inverse de l'animal sauvage, insondable. Ce que je trouve beau dans l'animal de compagnie, c'est qu'il est moitié avec nous, moitié ailleurs, on le comprend et on ne le comprend pas.

Et ce qui est drôle, c'est son regard sur nous, sur nos excès, sur notre bêtise. Kodi est un chien acrobate, qui fait du cirque. Au départ, je lui avais écrit des chorégraphies incroyables mais j'ai presque tout enlevé. Ce n'est pas une bête de foire. Ce qui est émouvant, ce sont les plans où il est juste là, où on a essayé de capter son intériorité, ses émotions. On a vraiment des plans d'acteur - ce chien, ce serait plus Patrick Dewaere que Christian Clavier ! (rires)

Vous mettez en scène la vitesse de l'emballement sociétal face aux affaires judiciaires. Qu'est-ce qui vous intéressait par rapport à ça ?

Le film est inspiré de faits réels. J'ai entendu parler d'une histoire : le procès du maître d'un chien accusé de morsures répétées qui avait fini par enflammer toute une ville. Les gens avaient fait des pétitions, s'étaient beaucoup impliqués, affrontés.

Ça m'a rappelée le moment du mariage pour tous. Lorsqu'il y a un changement de pensée, cela crée des réactions épidermiques, parce qu'il y a du flou, du trouble, ce que les humains ont du mal à accepter. Le fait que dans ces moments-là, tout puisse prendre des proportions énormes et dégénérer très vite, me fait peur. Ce sont des périodes qui auraient au contraire besoin de douceur, de temps, de nuances, d'échanges et d'idées : si seulement on arrivait à tous se mettre autour d'une table, pour réfléchir...

Ce procès du chien pose des questions vertigineuses. Par exemple : un individu violent peut-il changer ? On pense un peu à *White Dog* (1982) de Samuel Fuller qui avait les mêmes interrogations autour d'un chien dressé pour devenir raciste.

Dans ce film, la violence est partout, et on ne sait pas très bien où elle a commencé. Est-ce par ce chien qui mord ou par la femme qui l'aurait agressé ? Est-ce par Avril qui frappe un homme ou par la violence verbale qu'elle a subie juste avant ? C'est la brouille et l'escalade continuelle.

Je me suis inspirée du livre de Romain Gary, *Chien blanc* (1970), dont est adapté le film de Samuel Fuller. Dans ce roman, il y a un dresseur noir qui met un point d'honneur à corriger par tous les moyens un chien raciste. Avril fait la même chose : elle est obsédée par le fait de guérir ce chien de sa prétendue misogynie. Je trouvais ça drôle et pathétique. Comme si en corrigeant Cosmos, elle allait faire disparaître toute la misogynie du monde.

Vous explorez beaucoup la notion de responsabilité personnelle, sociale, face à la violence – notamment à travers la relation entre Avril et son petit voisin, un enfant qui subit des maltraitances. Comment cela vous interrogeait ?

L'idée était d'abord de créer une relation très forte entre un petit garçon et une femme, qui ne soit pas maternelle. Il n'y en a pas beaucoup au cinéma. Avril devient une amie, mais aussi une référente pour ce gamin. Ce sont des bouées de sauvetage l'un pour l'autre. Joachim est victime, dans le sens où il ne maîtrise pas sa vie. Mais il reste quelqu'un de fort, un peu mal aimable, vulgaire, provocateur : il se camoufle. C'est l'idée que je me fais des enfants victimes de violence. Dans mon entourage, à travers les murs, j'ai pu entendre de la violence. Dans ces moments-là, on ne sait pas comment agir. On met du temps à comprendre vraiment ce qui se passe, quel est notre rôle, quoi faire. C'est une situation perturbante.





Comment avez-vous travaillé les scènes de procès, qui jouent sur une certaine théâtralité, des personnages outranciers ?

C'était comme diriger un concert. Tous les jours, on avait 80 spectateurs, des figurants super motivés. Et les acteurs, ça les portait ! Je voulais des personnages très dessinés – un peu comme dans ce bouquin que j'adore, *Le Monde selon Garp* de John Irving, qui verse un peu dans l'univers du conte. Mais aussi du documentaire, parce qu'en Suisse, où j'ai vécu cinq ans et où on a tourné, j'ai rencontré beaucoup de personnalités dans cet esprit, hautes en couleurs et singulières.

L'avocate de la partie civile jouée par Anne Dorval est une caricature. Comme peuvent l'être Éric Zemmour, Donald Trump, ces politiques qui forcent le trait, jouent sur la peur, le ridicule parfois. Et cette extrême-droite un peu irréaliste me fait très peur. L'impression que c'est un gag, sans en être finalement un... Il fallait trouver comment faire jouer ensemble tous les types de comique, comme des instruments. Jean-Pascal Zadi, qui interprète le comportementaliste animalier, n'a pas du tout la même tonalité de jeu que François Damiens. Il est plutôt le « boy next door », dont tout le monde tombe amoureux, comme de Drew Barrymore. Moi, dans le rôle d'Avril, je devais être le fil rouge : en faire moins que les acteurs, mais être quand même dans le burlesque : je pouvais me permettre de faire des grimaces, ce qui, dans les comédies actuelles, me semblent un peu réservées aux hommes. J'ai pensé à Louis CK, qui, dans sa série, arrive par son jeu à nous faire passer de scènes urbaines à poétiques de grivoises à graves, sans que ça ne nous pose de problèmes de cohérence.

Vous parliez de conte. Votre film a des couleurs pastel, acides, qui rappellent un peu cet univers.

J'ai le sentiment que les comédies ne sont souvent pas très jolies. Je voulais qu'il y ait des touches de couleurs qui apportent de la joie, mais aussi du contraste, de l'ombre qui rôde... Le tribunal a vraiment un statut spécial dans la colorimétrie, avec ses couleurs plus acidulées,

douces aussi. Il est comme un espace protégé, intact. Nous avons aussi travaillé dans cette direction-là, au son : les ambiances sont molletonnées, sans entendre les bruits de la rue. Je voulais mettre les voix en valeur.

Ce qui est très beau, c'est la manière dont parfois vous désamorcer un comique attendu, pour soudain aller vers l'émotion.

Dans ce film, il y a beaucoup de préjugés à déjouer. Certains personnages sont prisonniers de leur image. Comme Dariuch. Souvent, les gens qui, comme lui, font le show, se cachent : ils ont aussi des problèmes, de la profondeur. Une de mes scènes préférées, c'est quand Lorene, la femme de ménage portugaise qu'on pense enfermée dans un rôle de victime, s'énerve contre Avril. On ne l'a presque pas entendue parler jusque-là, on ne la croit pas capable de ça.

Ces fausses pistes vous permettent de mettre les spectateurs face à leurs contradictions, même dans l'inconfort par rapport à leur propre rire.

J'aime mettre les gens mal à l'aise, j'aime bien être vulgaire et choquer un peu. Ça me donne l'impression d'être libre en tant que femme. Mais surtout, je tiens à laisser de la place pour que chacun prenne le temps de se poser des questions, de prendre le risque de se voir contrarié dans son jugement et éprouver les nuances. Tout en faisant rire.



BIOGRAPHIE DE LAETITIA DOSCH

En 2013, Laetitia Dosch joue sous la direction de Justine Triet dans *La Bataille de Solferino*. Elle tourne ensuite avec Christophe Honoré (*Les Malheurs de Sophie*), Catherine Corsini (*La Belle Saison*) ou Maïwenn (*Mon roi*). Elle interprète le rôle-titre dans *Jeune Femme*, de Léonor Serraille, qui reçoit la Caméra d'or en 2017 à Cannes et lui vaut une nomination aux César. Elle tient ensuite le rôle principal de *Gaspard va au mariage* d'Anthony Cordier, et tourne sous la direction de Guillaume Senez dans *Nos Batailles*. En 2018, elle imagine et crée au théâtre de Vidy-Lausanne le spectacle *Hate*, un duo singulier entre elle et son cheval.

En 2021, on la retrouve dans *Passion Simple* de Danielle Arbid et en 2022 à l'affiche notamment de *Irréductible* de Jérôme Commandeur, *Petite leçon d'amour* d'EveDeboise, *Libre Garance !* de Lisa Diaz

Elle a tourné avec de Benoit Delepine et Gustave Kervern dans *En même temps* ou encore le dernier film de Just Philippot avec Guillaume Canet intitulé *Acide*.

On la verra prochainement dans *Les rois de la piste* de Thierry Klifa avec Fanny Ardant, Mathieu Kassovitz et Nicolas Duvauchelle, *Le roman de Jim* de Arnaud et Jean-Marie Larrieu.

En parallèle de son travail au cinéma, Laetitia est aussi autrice et metteuse en scènes. Elle a notamment conçu la pièce *Hâte*, en duo avec un cheval, et l'émission autour de l'écologie *Radio Arbres*.

Laetitia a réalisé son premier long métrage, *le Procès du chien*.



FILMOGRAPHIE (actrice)

2023 *LE ROMAN DE JIM* - Arnaud et Jean-Marie LARRIEU
LE PROCÈS DU CHIEN - Laetitia DOSCH

2022 *LES ROIS DE LA PISTE* - Thierry KLIFA
ACIDE - Just PHILIPPOT

2021 *EN MÊME TEMPS* - Benoit DELEPINE / Gustave KERVERN
REPRISE EN MAIN - Gilles PERRET
LIBRE GARANCE ! - Lisa DIAZ
UN PETIT FRERE - Léonor SERRAILLE

2020 *IRREDUCTIBLE* - Jérôme COMMANDEUR
PASSION SIMPLE - Danielle ARBID
PETITE LEÇON D'AMOUR - Eve DEBOISE
PLAYLIST - Nine ANTICO
ASSOIFFÉS - Jérémie ELKAÏM
LES APPARENCES - Marc FITOUSSI

2018 *FOURMI* - Julien RAPPENEAU

NOS BATAILLES - Guillaume SENEZ

2017 *GASPARD VA AU MARIAGE* - Antony CORDIER

2016 *TWO PLAINS AND A FANCY* - Lev KALMANN et Whitney HORN
JEUNE FEMME - Léonor SERRAILLE

2015 *LA BELLE SAISON* - Catherine CORSINI
LES MALHEURS DE SOPHIE - Christophe HONORÉ
STAN - Magaly RICHARD-SERRANO
JOURS DE FRANCE - Jérôme REYBAUD

2014 *KEEPER* - Guillaume SENEZ
MON ROI - Maïwenn

2012 *LA BATAILLE DE SOLFERINO* - Justine TRIET

2010 *COMPLICES* - Frédéric MERMOUD

LISTE ARTISTIQUE

Avril Lucciani	LEATITIA DOSCH
Dariuch Michovski	FRANÇOIS DAMIENS
Marc	JEAN-PASCAL ZADI
Roseline Bruckenheimer	ANNE DORVAL
Lorene Furtado	ANABELA MOREIRA
Joachim	TOM FISZELSON
Le Juge	MATHIEU DEMY
Jérôme	PIERRE DELADONCHAMPS
Cosmos	KODI

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par	LEATITIA DOSCH
Produit par	LIONEL BAIER, AGNIESZKA RAMU, THOMAS ET MATHIEU VERHAEGHE
Scénario de	LEATITIA DOSCH, ANNE SOPHIE BAILLY
D'après une idée originale de	LAETITIA DOSCH
Direction artistique	ELSA AMIEL
Directeurs de la photographie	ALEXIS KAVYRCHINE
Montage	SUZANA PEDRO, ISABELLE DEVINCK
Musique	DAVID SZTANKE
Décors	ANNE-CARMEN VUILLEUMIER
Costumes	ISA BOUCHARLAT
Son	XAVIER LAVOREL, VUK VUKMANOVIC, RAPHAËL SOHIER, MAXENCE CIEKAWY